

Qui a tué mon père

Texte Édouard Louis

Mise en scène Stanislas Nordey

PRESSE

• **Télérama** • Samedi 30 mars 2019 • Par Fabienne Pascaud

Qui a tué mon père

Le fils est venu rendre visite au père. Dans ce bourg du nord de la France figuré comme une bande dessinée géante sur les trois murs qui encadre un plateau presque vide (...)

• **L'Humanité** • Lundi 18 mars 2019 • Par Marie-José Sirach

Stanislas Nordey dans la peau d'Édouard Louis

Le directeur du Théâtre national de Strasbourg adapte et joue *Qui a tué mon père*. Un texte intime qui croise le fer avec le politique porté par un des plus grands acteurs de sa génération. (...)

• **Les Echos** • Jeudi 14 mars 2019 • Par Philippe Chevilley

Édouard Louis en scène : entre tract et poésie

(...) Gran décor minimal, beauté du geste et interprétation d'exception : Édouard Louis ne pouvait rêver meilleure mise en valeur de son texte. (...)



SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TTT

Qui a tué mon père

Monologue

Edouard Louis

| 1h50 | Mise

en scène et

interprétation

Stanislas Nordey.

Jusqu'au 3 avril

au Théâtre national

de la Colline,

Paris 20^e,

tél. : 01 44 62 52 52 ;

du 2 au 15 mai

au Théâtre national

de Strasbourg,

tél. : 03 88 24 88 24.

Le fils est venu rendre visite au père. Dans ce bourg du nord de la France figuré comme une bande dessinée géante sur les trois murs qui encadrent un plateau presque vide... Rien qu'une table et deux méchantes chaises de cuisine qui se font face dans la spectaculaire scénographie-architecture d'Emmanuel Clolus, maître en variations sur le plein et le vide. Courbé, le visage caché par une main, les pieds nus, le père est affalé sur l'une d'elles. On guette ses réactions. On comprendra vite que c'est un mannequin. Pourquoi, d'ailleurs ? Pourquoi le néantiser ainsi sur scène, alors que cette réduction à rien est la critique même, le nœud de ce récit autobiographique ?

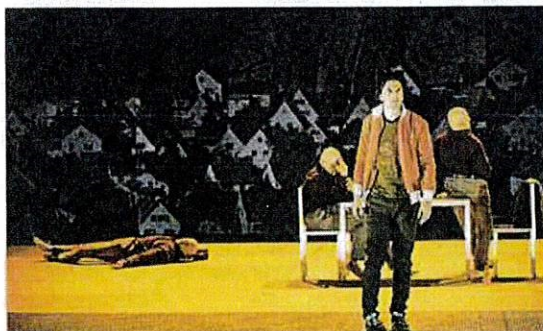
Le fils parlera près de deux heures au mannequin. Il a 21 ans. Il fait de brillantes études à Paris. Quatre ans qu'il n'a pas vu le père ouvrier qu'il redoutait tant enfant ; parce que ce père-là l'accusait de manquer de virilité. Alors c'est un choc, tout à coup, de découvrir son corps malade, laminé depuis si longtemps par un accident du travail et les maladies qui l'ont suivi. Le réduisant à l'incapacité de travailler, au risque de passer pour un assisté, voire un fainéant pour une grande partie de notre société.

Le fils se souvient. Il dessine de ses mots le portrait d'un père que sa mémoire lui révèle en figure paradoxale et singulière, victime de violence lui aussi et voulant tuer la violence. Avec une part féminine même, mais tôt dissimulée dans son monde prolo de machos. Les images d'un père retrouvé, repensé, enfin aimé, se multiplient alors sur le plateau comme autant de mannequins allongés ou assis, toujours de dos. Le fils ne semble plus si différent de ce père qu'il croyait haïr. *Qui a tué mon père* est l'histoire d'une réconciliation.

L'auteur d'*En finir avec Eddy Bellegueule* (2014) et d'*Histoire de la violence* (2016) ne tue pas ici le père comme l'Œdipe de Sophocle. Il veut au contraire le venger, tel l'Oreste d'Eschyle ou le Hamlet de Shakespeare. Car il y a une filiation éminemment théâtrale dans le texte bouleversant qu'a commandé à Edouard Louis Stanislas Nordey. Et qu'il profère lui-même en scène avec une grâce tragique, au début timide, presque amoureuse. Sans qu'on pense une seconde qu'il n'a plus 21 ans.

Et puis le politique aussi s'en mêle, à l'image même des tragédies grecques d'antan. Quand le théâtre permettait à la cité de réfléchir, de penser pour s'inventer. On peut être troublé par la brutale litanie de noms propres, d'accusations directes que vient lancer – face public – à la fin du fiévreux monologue Stanislas Nordey-Edouard Louis à tous ceux qui n'ont pas sauvé son père. Tous ceux qui lui ont peu à peu mesuré ses maigres indemnités de laissé-pour-compte, d'oublié, de méprisé. Et ont fini par l'achever à leur manière par leur indifférence meurtrière. Comme quiconque ne correspondant plus aux normes productivistes de nos sociétés libérales avancées. Edouard Louis attaque en effet avec une rage qui peut sembler de mauvais goût les derniers présidents de la République et les ministres des Finances ou du Travail. Il les nomme. Et dans le confort ouaté de nos théâtres toujours bourgeois, ça fait tache. Tant pis. Tant mieux. Il nous fait toucher soudain aux violences de notre capitalisme occidental, à ce qu'il provoque d'injustices, de tragédies entre les êtres. La douche est froide. Comme les derniers mots du père autrefois plutôt réactionnaire au fils prodigue, enfin de retour, comme dans l'Evangile de Luc : « Tu as raison. Tu as raison, je crois qu'il faudrait une bonne révolution. » Scandée par Stanislas Nordey, si ému parfois, l'incantation politique devient alors prière laïque au public. Pour réveiller des torpeurs, des aveuglements, des silences. Et on se fiche soudain que les codes esthétiques, dramatiques ne soient pas ici respectés. Les tièdes n'ont pas leur place dans l'art d'Edouard Louis et de Stanislas Nordey ●

Plaidoyer politique et récit d'une réconciliation. *Qui a tué mon père* d'Edouard Louis bouleverse (avec Stanislas Nordey).



Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Stanislas Nordey dans la peau d'Édouard Louis

Le directeur du Théâtre national de Strasbourg adapte et joue *Qui a tué mon père*. Un texte intime qui croise le fer avec le politique porté par un des plus grands acteurs de sa génération.

Coincidence des calendriers, ou de cet air du temps tourmenté, mouvementé. Après l'adaptation au théâtre du livre de Didier Eribon *Retour à Reims* par Thomas Ostermeier au Théâtre de la Ville il y a quelques semaines, Stanislas Nordey porte à la scène *Qui a tué mon père*, d'Édouard Louis. Ces deux livres ont en commun une certaine idée du monde, de la mécanique du pouvoir qui broie les hommes jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ils ont en commun les mêmes origines ouvrières de leurs auteurs. Le premier a écrit un essai. Le deuxième un récit. Mais au-delà de la forme, ces deux textes abordent de front la condition ouvrière, le sentiment d'appartenance à une classe qui avait disparu des radars et dont le jaillissement en jaune dans les ronds-points – lieux emblématiques de la relégation physique et politique – a pris tout le monde de court. Deux textes qui évoquent aussi le propre positionnement de leurs auteurs, entre honte bue et soudaine prise de conscience des déchirements intérieurs profonds inhérents au déterminisme social. Comme une carte de visite indélébile que l'on vous aurait collée sur le front. Longtemps, on a essayé de la cacher. Entre émanicipation, détachement et attachement à une histoire familiale, comment tracer sereinement son propre chemin ?

On ne dit pas je t'aime à son enfant parce qu'un homme, c'est un mâle

Nordey et Édouard Louis se sont rencontrés à Strasbourg, au Théâtre national. La rencontre s'est prolongée et s'est soldée par ce petit ouvrage, *Qui a tué mon père*, pensé dès sa conception pour être incarné par Stanislas Nordey. Après *En finir avec Eddy Bellegueule* et *Histoire de la violence*, *Qui a tué mon père* est un récit à la fois touchant et maladroit, une introspection douloureuse et nécessaire, une analyse sur un système qui contraint les hommes jusqu'à la servitude volontaire. La violence du père, Édouard Louis ne l'excuse pas. Il tente d'en saisir les mécanismes conscients et inconscients. S'il ne s'attarde pas sur les souvenirs qui refont surface, leurs réminiscences provoquent des électrochocs, comme ces scènes d'enfance où la tendresse est interdite jusque dans le séjour familial tandis



Le comédien porte haut et fort le texte. Sa voix ne tremble pas, n'admet aucune réplique, qu'elle bouillonne de colère ou se fasse murmure. Jean-Louis Fernandez

que la télévision déverse son flot continu d'émissions dégradantes et humiliantes. On ne dit pas je t'aime à son enfant parce qu'un homme, c'est un mâle. Pas une mauviette. Le père tisse, inconsciemment, une carapace pour endurcir ce garçon qui ne pousse pas tout à fait droit, cultive l'insensibilité et refuse de voir la souffrance de son fils qui ne demande qu'à être aimé.

Quelques pages avant la fin, le texte bascule. Ce retour vers un pays lointain, les retrouvailles avec un père vieux avant que d'être, perclus de douleurs, le corps cassé à cinquante ans d'avoir trimé comme une bête, font sauter tous les verrous. *Qui a tué*

L'analyse d'un système qui contraint les hommes à la servitude volontaire.

mon père n'est pas une interrogation mais une accusation. Un texte à charge contre les politiques qui appauvrissent les pauvres, les mettent à l'index, les humilient jusque dans la mort. Les coupables ne bénéficient pas de la présomption d'innocence. Édouard Louis n'incarne à aucun instant la justice mais un fils dont le cri de douleur et de révolte est salutaire.

Il fallait un acteur de la trempe de Stanislas Nordey pour porter haut et fort ce texte. Un Nordey époustoullant dont la voix ne tremble pas, n'admet aucune réplique, qu'elle bouillonne de colère ou se fasse murmure. Nordey seul sur cet immense plateau vide cerné de pavillons identiques qui s'étirent

jusqu'à l'horizon, tantôt à la table, tantôt debout, arpente la scène tel un lion en cage tandis que les fantômes de ce père mal-aimé, mal-aimant surgissent sous la forme de mannequins et envahissent l'espace. Nordey donne un relief et une profondeur à ce récit que l'on n'éprouve pas à la seule lecture. Seul en scène, mains nues tendues vers cette silhouette paternelle recroquevillée de douleur qui jamais ne pourra se redresser, Nordey rugit, profère et ne rend pas les armes, décidé à porter le fer dans cette zone de confort que sont les théâtres dans un geste nécessaire, jamais désespéré. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 3 avril, Théâtre de la Colline, 15, rue Malte-Brun, 75020 Paris. Réservations : 01 44 62 52 52.

IDÉES & DEBATS

*art&culture**Edouard Louis en scène :
entre tract et poésie*

Philippe Chevilly

🐦 @pchevilly

Beaucoup l'ignoraient quand le livre est sorti, mais « Qui a tué mon père » est dès l'origine un texte destiné au théâtre : une commande de Stanislas Nordey.

Grand lecteur, metteur en scène d'une intelligence rare et comédien habité, le directeur du Théâtre national de Strasbourg excelle dans les monologues et aime à se glisser dans la peau de leurs auteurs (Pascal Rambert, Christophe Pellet, Falk Richter...).

Écrit dans l'urgence, le troisième opus de l'auteur d'« En finir avec Eddy Bellegueule » et « Histoire de la violence » est tout à la fois une autofiction – la réconciliation avec le père honni dans les précédents ouvrages – et un manifeste militant radical. Edouard Louis s'en prend nommément aux présidents de la République successifs, Chirac, Sarkozy, Hollande, Macron accusés d'avoir, par leurs décisions politiques, précipité la déchéance sociale et physique de son père. A l'affiche du théâtre de la Colline (avant d'être présenté au TNS), ce brûlot à la fois touchant et agaçant, avec son côté ultramanichéen, allait-il passer les feux de la rampe ?

Rejet et réconciliation

Sur le grand plateau vide, encadré d'un mur de photos en noir et blanc montrant un village sinistre, Stanislas/Edouard dialogue

THÉÂTRE

Qui a tué mon père

d'Edouard Louis

Mise en scène Stanislas

Nordey

Théâtre de la Colline

(01 44 62 52 52) du

12 mars au 3 avril.

avec l'ombre de son père, un mannequin affalé sur une petite table. Bientôt, des doubles paternels viendront peupler le plateau et former une mini-armée fantôme. La voix ferme et intense, le comédien éclaire chaque situation, chaque

mot. Il restitue sans pathos le fragile duo père-fils, fait de rejet (le machisme du père versus l'homosexualité du fils), de tendresse refoulée, jusqu'à cette réconciliation tardive sur fond de rébellion sociale. Les belles lumières et la musique mélancolique savamment distillées accompagnent le jeu tout en retenue de l'acteur.

Grand décor minimal, beauté du geste et interprétation d'exception : Edouard Louis ne pouvait rêver meilleure mise en valeur de son texte. Mais si Stanislas Nordey en fait ressortir le meilleur, il ne peut en cacher les failles : un manque de souffle poétique sur la longueur, une certaine suffisance (à affirmer que le théâtre ne parle jamais des « invisibles »). Surtout, l'épilogue incantatoire, préféré avec flamme à l'avant-scène, fait plus que jamais l'effet d'un tract, avec ses raccourcis et ses excès. Quant à comparer François Hollande et consorts à Richard III, il fallait oser (François Hollande n'évoque pas plus le cruel roi anglais qu'Edouard Louis ne rappelle Shakespeare)... Le théâtre dit la colère et la révolte par la poésie, par la fable. Quand il suggère, il fait mouche, quand il assène, il rate sa cible. ■